L'ÉCHARPE D'OBSIDIENNE

Racines d'hier

— ROMAN —

TRAORE NAMISSI

© 2026 NAMISSI TRAORE

Ce livre est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0).

Vous êtes libres de copier, partager et redistribuer cette œuvre sous tout format, à condition de mentionner son auteur, de ne pas la modifier et de ne pas en faire un usage commercial.

« À celles et ceux qui ont préservé l'hier, pour que la génération d'aujourd'hui puisse accompagner celle de demain dans la réalisation de ses rêves. »

L'ÉCHARPE D'OBSIDIENNE

Racines d'hier

Il se trouvait dans la nuit de la terre, comme un petit souffle enfoui sous un manteau de poussière. Il ne percevait du monde qu'un silence profond, traversé par un espoir fragile qui tremblait au loin, vers l'horizon.

Il ne savait pas encore, dans son jeune ennui, que l'arbre d'aujourd'hui commence toujours par l'hier. Il se demandait pourquoi la terre lui semblait si lourde, et pourquoi le vent semblait appartenir à ceux qui vivaient au-dessus de lui. Il croyait que la vie commençait au ciel.

Et peut-être que, plus tard, si ses branches touchaient enfin la lumière, et si ses fruits portaient un peu de douceur au monde, ce serait parce qu'il aurait été patiemment enveloppé d'une Écharpe d'Obsidienne.

L'ÉCHARPE D'OBSIDIENNE

Racines d'hier

PREMIÈRE PARTIE : GERMINATION (L'ÉTREINTE PROTECTRICE)

Chapitre I — L'auto-proclamation du Roi 1

Chapitre II — La déesse discrète et les douze commandements 11

Chapitre III — Le troisième chemin 22

DEUXIÈME PARTIE : FRUCTIFICATION (LE VOILE DES APPARENCES)

Chapitre IV — L'itinéraire des espérances 31

Chapitre V — Le ciel ne regarde pas les hashtags 41

Chapitre VI — La grandeur du « Ça va » 45

« Il est des instants où le passage des jours innocents à la maturité tient en deux mots : “ça va”. L'un exprime sa réalité intérieure, l'autre dissimule bien souvent des hivers non révélés. »

GERMINATION

L'ÉTREINTE PROTECTRICE

Je ne sais pas si l'on dit bonsoir à quelqu'un qui ne répond plus, mais je le dis quand même, comme on frappe doucement à une porte que l'on sait fermée, par fidélité plus que par espoir. Bonsoir. C'est moi, **Liam**. Tu trouveras ça peut-être étrange, presque ironique, moi qui détestais l'écriture, moi qui soupirais devant les rédactions, qui cherchais toujours à écourter les phrases parce que je trouvais les mots bien trop lents pour ce que je ressentais. Je disais que parler suffisait, que les cahiers étaient inutiles, que l'on n'avait pas besoin d'écrire pour exister. Et pourtant me voilà, assis dans le silence, à choisir mes mots un à un, comme si chacun d'eux pouvait me rapprocher de toi.

Je crois que je me suis mis à écrire le jour où j'ai compris que certaines conversations ne peuvent plus avoir lieu à voix haute, le jour où le silence a pris plus de place que les réponses. Écrire est devenu la seule manière de te parler sans être interrompu par le bruit du monde.

Je t'écris alors que le monde dort. Les bruits s'estompent peu à peu, les maisons deviennent des silhouettes et les fenêtres se transforment en miroirs. La nuit a toujours eu sur moi un effet particulier. Elle ne me faisait pas peur. Elle m'enveloppait. Elle me donnait l'impression d'être contenu dans quelque chose de plus vaste, de plus indulgent que le jour. Je ne savais pas encore que cette sensation eût un visage. Le tien. Le jour, je te regardais comme on regarde une autorité, une figure solide, presque inébranlable. La nuit, sans le savoir, je ressentais déjà ta protection.

Alors je t'écris aujourd'hui avec des mots d'adulte, mais je veux rester fidèle à l'enfant que j'étais, parce que c'est là que tout commence.

Chapitre I

L'auto-proclamation du Roi

Il y avait d'abord la maison. Pas les murs. Pas le toit. La manière dont elle respirait. Je pensais qu'elle tenait debout toute seule. Je rentrais, je posais mes jouets, j'ouvrais le réfrigérateur, je laissais parfois un verre dans l'évier comme si quelqu'un d'invisible devait effacer mes traces.

Pour moi, la maison était un service. Pour toi, c'était une responsabilité partagée.

Je me souviens de ce soir, mes chaussures abandonnées au milieu de l'entrée ont failli provoquer une chute. Tu les as déplacées calmement.

— Viens voir.

Tu as désigné le passage étroit.

— Si chacun laisse une petite chose, la maison devient impraticable.

Je trouvais la phrase disproportionnée. Mais tout compte fait, il ne s'agissait pas des chaussures. Il s'agissait de la somme. La somme des négligences, la somme des efforts non partagés car vivre ensemble repose sur des détails respectés. Il y a eu ensuite cette fois où la maison était étrangement silencieuse.

Un de ces silences suspects qui donnent l'impression que quelque chose ne tourne pas rond. Pas un rire, pas une dispute, pas même le bruit d'une porte. Juste ce calme trop parfait qui attire l'attention. Tu as traversé le salon. La télévision était allumée. Personne devant. Les images défilaient tranquillement, comme si elles poursuivaient un public invisible. Tu as observé l'écran quelques secondes, puis tu as levé les yeux vers le couloir.

— Il y a quelqu'un qui regarde… ou la télévision s'entraîne pour le jour où elle sera seule ?

Aucune réponse.

Tu as attrapé la télécommande et éteint l'écran. Le salon est redevenu silencieux. Puis tu as avancé un peu plus dans la maison. Les ventilateurs tournaient à plein régime. Le genre de bruit constant qui finit par se confondre avec le décor. Pourtant la pièce était vide. Les rideaux bougeaient légèrement sous l'air frais qui s'échappait.

Tu t'arrêtas devant l'une des machines.

— Ah… donc maintenant les appareils ont décidé de rafraîchir les murs.

Toujours aucun bruit humain.

Tu as secoué la tête légèrement et tu les as éteints.

En passant par la cuisine, tu as trouvé la lampe allumée. Et sur la table, un verre à moitié rempli, abandonné comme si quelqu'un avait disparu en plein milieu d'une conversation imaginaire.

Tu as regardé autour de toi, les mains posées sur les hanches.

— Intéressant… la maison regarde la télévision, les murs profitent des ventilateurs et les verres boivent tout seuls.

À ce moment-là, j'ai fini par apparaître dans l'encadrement de la porte.

— Ah, te voilà.

Tu m'as regardé avec ce mélange d'amusement et de patience qui annonçait une leçon déguisée.

— Dis-moi… j'ai une question sérieuse.

J'ai levé les yeux.

— Oui ?

Tu as désigné la pièce d'un geste large.

— Est-ce que vous avez décidé d'ouvrir un hôtel ici… ou c'est juste un entraînement pour gaspiller l'électricité nationale ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire.

Tu as continué, faussement pensif :

— Parce que si la télévision regarde la maison et que les ventilateurs rafraîchissent les fantômes… il va falloir commencer à leur demander de participer à la facture.

Puis tu as ajouté :

— Dans une maison, chaque chose allumée raconte quelque chose.

Tu as marqué une pause.

— Et quand personne ne l'utilise… ça raconte surtout qu'on oublie de penser aux autres.

Tu as tapoté la télécommande dans ta main avant de conclure :

— L'électricité, ce n'est pas magique. C'est juste une facture qui arrive plus tard. Et curieusement, elle ne s'adresse jamais aux fantômes.

Ce que je ne t'ai pas dit, c'est que la maison, c'était mon royaume. Chaque couloir ressemblait à un territoire conquis, chaque chaise devenait un trône improvisé et chaque pièce obéissait à mes lois imaginaires. Je marchais avec l'assurance d'un grand chef, persuadé que même les murs connaissaient mon nom. Dans ma tête, je régnais avec sagesse, courage et une autorité presque légendaire… enfin, surtout pendant la journée quand tu n'étais pas là. Parce qu'à ton retour, mon immense empire retrouvait brusquement sa véritable taille, et moi, le grand roi auto-proclamé, je redevenais un simple citoyen essayant de négocier sa survie jusqu'au prochain repas.

Puis il y eut l'école. C'était un territoire différent de la maison, un lieu d'exposition, un lieu de comparaison. Là-bas, je ne voulais plus simplement exister. Je voulais briller. Je voulais être reconnu sans forcément travailler davantage. Je voulais que le résultat suive l'envie. Je voulais la note sans la discipline, l'admiration sans la répétition, la réussite sans la fatigue. L'effort me semblait optionnel. Le talent, suffisant. Je regardais ceux qui réussissaient avec une facilité apparente et je me persuadais que tout relevait d'une injustice naturelle. Certains étaient “doués”. D'autres avaient “de la chance”. Moi, je pensais mériter autrement. Je ne comprenais pas encore que le mérite se construisait. Il y avait ces bulletins où tu ne t'attardais pas seulement sur les chiffres. Tu lisais les appréciations. Les mots. L'attitude. La constance. Je trouvais ça excessif. Une note restait une note. Pourquoi chercher derrière ? Parce que derrière, il y avait le caractère.

Je voulais que tu sois impressionné par un résultat ponctuel. Tandis que tu cherchais la régularité. Mais le moment le plus marquant n'a pas été un bulletin. Ce fut ce jour précis. Un malentendu. Une tension en classe. Une remarque que j'ai jugée injuste. Je me suis senti exposé, incompris, presque humilié. J'étais persuadé d'avoir raison. Je n'attendais qu'une chose : ton intervention. Ta prise de position publique. Une défense claire, ferme et immédiate car, je voulais que tu me choisisses.

Le jour de la convocation à la direction de l'établissement scolaire, j'étais prêt. Prêt à voir l'adulte remettre l'ordre, corriger l'erreur, réparer mon orgueil blessé. Tu as écouté calmement sans couper, et tu n'as pas pris parti. Tu as remercié. Tu as hoché la tête. Tu as dit que nous en reparlerions à la maison. Sur le moment, j'ai senti quelque chose se briser. Je me suis senti seul. Abandonné. Exposé sans bouclier. Je pensais que ton rôle était de me défendre, coûte que coûte. Que l'amour signifiait s'opposer pour moi. Le trajet du retour était silencieux. Je retenais ma colère. Je préparais mes arguments. À la maison, la porte s'est refermée. Et là, tu as parlé. Pas pour m'accuser, pas pour me condamner, pour comprendre.

« Raconte-moi exactement ce qui s'est passé. »

Ta voix n'était ni froide ni indulgente. Elle cherchait la vérité, pas la victoire. Et dans tes questions, j'ai commencé à voir les zones que j'avais ignorées. Les mots que j'avais prononcés trop vite. L'attitude que je n'avais pas mesurée. La part qui m'appartenait. Tu n'as pas nié l'injustice possible. Tu m'as appris à examiner ma part de responsabilité. À l'époque, j'ai vécu cette discussion comme une double peine. Mais en réalité c'était une initiation. Tu protégeais quelque chose de plus grand que mon orgueil, ma dignité.

Si tu m'avais défendu publiquement sans nuance ce jour-là, j'aurais appris à me cacher derrière toi. J'aurais cru que ma version suffisait. Que ma perception était toujours légitime. Que l'autorité pouvait être contournée par l'appui parental. Tu as refusé de m'offrir ce confort car la dignité ne consiste pas à gagner un débat, mais à pouvoir se regarder en face après l'avoir analysé. Je pensais aussi que travailler davantage signifiait sacrifier du temps précieux. Pourquoi répéter un exercice que je comprenais déjà à moitié ? Pourquoi approfondir quand la moyenne suffisait ? Je cherchais l'efficacité minimale ou le seuil acceptable, car lorsque tu parlais de constance, moi je parlais de suffisance.

Je me souviens de ces moments, lorsque je ramenais une note moyenne en disant « ça passe », tu répondais : « Est-ce que tu as donné le maximum ? »

Cette question m'agaçait. Elle ne laissait aucun espace à l'autosatisfaction. Elle me confrontait à moi-même, pas au système. Je voulais être comparé aux autres. Tu me comparais à mon potentiel. Et ça c'était bien plus exigeant.

L'école était le premier lieu où je découvrais le regard du monde. Les classements implicites. Les étiquettes rapides. Les réputations qui collent. Je voulais m'y positionner sans trop m'épuiser.

Avec le recul, je comprends que tu ne protégeais pas seulement mes notes. Tu protégeais ma relation à l'effort. Ma manière d'affronter l'erreur. Ma capacité à accepter une correction sans me sentir détruit.

Au fil du temps, l'adolescence fit surface. C'était cette période où le regard des autres cessait d'être un simple reflet. Il devenait un tribunal. On ne se contentait plus d'exister car on s'évaluait, on s'observait, on se jaugeait. Chaque détail semblait compter : la marque sur la poitrine, le modèle du téléphone, la façon de marcher, de rire, de parler. L'apparence devenait un langage. Et celui qui ne le maîtrisait pas risquait le silence.

Je voulais appartenir. Pas seulement être accepté. Appartenir. Être dans la bonne photo. Dans le bon groupe. Dans la bonne conversation.

Je regardais mes camarades comme on regarde des vitrines. Certains avaient déjà cette aisance que je croyais naturelle. Ils semblaient sûrs d'eux, légers, à l'aise dans leurs vêtements comme dans leurs paroles. Je me comparais sans même m'en rendre compte. Je mesurais mes lacunes. Je comptais mes différences. Je voulais les mêmes chaussures, il me fallait le même téléphone à la mode en fait, la même désinvolture étudiée. Je ne désirais pas seulement l'objet. Je désirais ce qu'il promettait : l'intégration et la validation silencieuse. Le soulagement de ne pas être celui qui n'a pas. Il y avait ces matins où je choisissais mes vêtements avec une certaine tension. Ce n'était plus une question de confort, c'était une stratégie. Comment éviter le regard moqueur ? Comment ne pas être celui qu'on remarque pour de mauvaises raisons ?

Chaque détail prenait une ampleur disproportionnée.

Un jour, j'ai insisté longtemps pour obtenir une paire précise de chaussures. Elle était devenue le symbole de mon intégration. Je t'ai expliqué, argumenté. J'ai parlé d'exclusion, de différence, de nécessité sociale. Tu m'as écouté, attentif, sans te moquer.

Puis tu as dit, simplement : « Ne te compare pas. »

Cette phrase m'a irrité. Comment ne pas se comparer quand tout autour de soi n'est que comparaison ? Les notes, les corps, les vêtements, les abonnés, les réussites racontées à voix haute.

Ta phrase me semblait hors du monde réel. Comme si tu ignorais la pression, les regards, les hiérarchies invisibles. Comme si tu parlais d'un idéal inaccessible. Je pensais que tu ne comprenais pas. En réalité, tu comprenais trop bien. Je vivais dans l'immédiateté du regard des autres. Tu voyais la longueur de la course. Je voulais suivre le rythme du groupe. Tu voulais que je trouve le mien.

Il y avait aussi ces comparaisons plus silencieuses. Les réussites des amis. Les talents affichés. Celui qui excellait en sport. Celui qui parlait mieux. Celui qui attirait l'attention sans effort. Je me demandais en secret ce qui me distinguait, moi. Et quand je ne trouvais pas, je me rabattais sur l'image car, si je ne pouvais pas être le meilleur, je pouvais au moins paraître à la hauteur.

Je me souviens d'un soir où je t'ai parlé d'un camarade “qui avait tout”. Tout, selon moi : l'aisance et surtout la popularité. Je décrivais sa vie comme un sommet inaccessible. Tu m'as laissé finir, puis tu as demandé : « Et toi, qu'est-ce que tu as ? »

La question m'a surpris. Je n'y avais jamais pensé dans ce sens-là. Je ne faisais que compter ce qui me manquait.

Tu as ajouté : « Si tu passes ta vie à regarder les autres, tu oublieras de construire la tienne. »

À l'époque, je n'ai pas mesuré la portée de ces mots. Je voulais des solutions immédiates, pas des principes à long terme. Je ne voyais pas que tu essayais de me préserver d'une course sans ligne d'arrivée car, la comparaison ne s'arrête jamais. Il y aura toujours quelqu'un de plus rapide, de plus beau, de plus admiré. Si l'on fonde sa valeur sur le regard extérieur, on devient dépendant d'un miroir instable. Je l'ai compris bien plus tard.

J'ai compris que l'appartenance véritable ne se négocie pas avec des objets. Qu'elle se construit dans la constance, dans la loyauté, dans la manière d'être plus que dans la manière de paraître. J'ai compris que certains amis ne regardaient pas mes chaussures, mais ma présence. Que ceux qui jugent à la surface ne restent jamais longtemps. À l'époque, je voyais un refus matériel.

En réalité, tu refusais parfois l'objet, mais tu protégeais mon estime. Tu limitais la comparaison pour préserver ma construction. Je voulais être comme les autres. Tu voulais que je devienne moi. Et entre ces deux désirs, il y avait toute la tension de l'adolescence : ce moment fragile où l'on

cherche son identité dans les yeux des autres, avant d'apprendre à la reconnaître dans son propre regard.

Il y avait aussi les prénoms. Certains que tu prononçais sans inquiétude. D'autres que tu laissais flotter dans l'air, suivis d'un silence. Je ne comprenais pas cette nuance. Pour moi, un ami était un ami. On riait ensemble, on partageait des trajets, des confidences, des projets improvisés. Je jugeais à la surface : l'humour, la popularité, la manière de parler. Toi, tu semblais écouter autre chose.

Il t'arrivait de dire, presque doucement :

« Fais attention. » Ou encore : « Observe avant de suivre. »

J'y voyais un jugement. Une méfiance excessive. J'avais l'impression que tu refusais de me faire confiance, que tu soupçonnais tout le monde, que tu vivais dans une prudence permanente qui ne correspondait pas à mon monde. Je pensais que tu dramatisais… jusqu'au jour où il y a eu cette première fois.

La nuit était déjà bien installée. La maison était enfin calme, comme si chaque pièce avait trouvé son silence. La fenêtre de la cuisine était entrouverte, laissant entrer un filet d'air frais. C'est pour ça que j'étais venu là. Parce que je pensais être tranquille. La cigarette reposait entre mes doigts avec cette maladresse des premières fois. La fumée montait lentement, dessinant des spirales incertaines dans la lumière. À cet instant précis, j'avais l'impression de faire quelque chose de grand. Quelque chose qui me rapprochait du monde des grands, celui des adultes. J'ai tiré une bouffée, toussé légèrement, puis essayé de prendre un air détaché, comme si ce geste m'était familier. Et puis j'ai entendu un bruit derrière moi, c'était la porte.

Je me suis retourné brusquement. Tu étais là, dans l'embrasure. Pas en colère, pas surpris non plus. Juste immobile, les bras posés le long du corps, à regarder la scène avec ce calme qui me déstabilisait toujours un peu.

Pendant quelques secondes, personne n'a parlé.

Dans un réflexe aussi rapide qu'inutile, j'ai essayé de cacher la cigarette derrière mon dos. Tu as légèrement incliné la tête.

— Tu sais… la fumée ne disparaît pas parce qu'on cache la main.

Je n'ai rien répondu. Mes yeux se sont posés sur le sol.

— C'est juste… une fois.

Tu t'es approché et tu as tiré une chaise. Tu t'es assis en face de moi comme si nous allions discuter d'un sujet ordinaire.

— Une fois, ça commence toujours comme ça.

Ton regard s'est posé sur la fumée qui flottait encore dans l'air.

— Tu sais pourquoi on dit aux jeunes de ne pas fumer ?

J'ai haussé les épaules.

— Parce que c'est mauvais pour la santé.

Tu as esquissé un sourire discret.

— Oui… mais pas seulement.

Tu as pris quelques secondes, comme si tu choisissais tes mots.

— La cigarette est une drôle de chose. Au début, tu crois que c'est toi qui la fumes. Tu crois que c'est toi qui décides quand commencer, quand arrêter. Mais la vérité, c'est que la cigarette est patiente. Elle attend. Et un jour, tu te rends compte que tu ne la fumes plus vraiment mais que c'est plutôt elle qui te fume.

Le silence est revenu. La phrase est restée suspendue entre nous.

Tu as continué :

— L'adolescence est pleine de petits gestes qui donnent l'impression de devenir grand. Fumer, désobéir un peu, tester les limites… On croit que ça prouve quelque chose.

Tu t'es penché légèrement vers moi.

— Mais devenir un adulte, ce n'est pas imiter les faiblesses des adultes. C'est apprendre à reconnaître ce qui peut te contrôler… et choisir de ne pas lui donner ce pouvoir.

Tu t'es levé. Tu as pris la cigarette entre mes doigts et tu l'as écrasée dans l'évier.

Juste une dernière phrase avant de quitter la cuisine :

— Tu sais… devenir un adulte, ce n'est pas apprendre à fumer, c'est apprendre à rester libre.

Je me disais que tu ne comprenais pas notre génération, nos codes, nos amitiés rapides, nos loyautés intenses et parfois éphémères. Tu me semblais trop distant, trop méfiant, presque sévère envers des jeunes que tu connaissais à peine. Ce que je ne voyais pas, c'est que tu ne jugeais pas leurs sourires. Tu regardais les trajectoires. Tu observais les habitudes, les retards répétés, les discours faciles, les promesses trop grandes, l'argent qui circulait sans explication claire. Là où je voyais du charisme, tu cherchais la cohérence. Là où je voyais de l'assurance, tu testais la solidité.

Chapitre II

La déesse discrète et les douze commandements

Je me souviens de toutes ces images, ces choses que je convoitais car je ne voyais que l'objet, rien de plus qu'une dépense isolée. Tu voyais un équilibre global. « Ce n'est pas impossible. Mais ce n'est pas raisonnable maintenant. » Je détestais ce mot : raisonnable. Et pour couronner le tout, il y avait cette personne à l'école, c'était la belle Sila. Je l'ai croisée un jour ordinaire, dans un décor banal, à une heure où rien d'important n'était censé arriver, et pourtant il y avait elle, sans chercher à attirer l'attention, avec une présence calme, presque intemporelle, comme si elle appartenait à un autre monde, et plus je la regardais, plus je me disais que si l'Égypte antique existait encore, on lui aurait donné le nom de Hathor, tant il y avait dans son sourire quelque chose de doux, de lumineux, d'inaccessible aussi, et moi j'étais là, à ne pas comprendre ce qui m'arrivait, à faire semblant de vivre normalement alors que tout devenait légèrement différent, à remarquer des détails, une mèche de cheveux, un regard, un silence qui prenaient soudain une importance démesurée, sans jamais trouver le courage de lui parler, coincé entre des phrases que j'inventais dans ma tête et un silence que je gardais dans la réalité, et parfois, au milieu de tout ça, des mots me venaient comme un aveu discret que je n'osais pas dire à voix haute.

Plus les jours passaient, plus je réalisais qu'on pouvait très bien croiser une déesse et rester incapable de dire un simple bonjour, et c'est là que cette évidence presque ridicule s'est imposée à moi : peut-être que le courage ne commence pas toujours par de grands discours, peut-être qu'il tient parfois à quelque chose de beaucoup plus simple, une opportunité, un message, un écran pour éviter de trembler… raison de plus pour que j'aie mon premier téléphone. La solution était à la fois simple et exigeante. Pour obtenir ce téléphone le plus rapidement possible, la solution était de ramener à la maison de meilleures notes. Peut-être que, pour les vacances de Noël, j'obtiendrais enfin l'objet que je convoitais tant.

La règle à la maison était simple dans sa formulation cependant exigeante dans son application : pas de résultats, pas de cadeaux… même le Père Noël demandait d'abord le bulletin scolaire avant de passer.

Nous voici alors au réveillon de la nouvelle année. Le trimestre était enfin terminé. Trois mois de fatigue, de réveils difficiles, de contrôles stressants et de journées qui semblaient parfois interminables. Mais cette fois, en regardant derrière moi, je pouvais au moins me dire une chose : j'avais bien travaillé.

Pas parfaitement, non. Il y avait eu des erreurs, des moments de doute, des jours où la motivation disparaissait complètement. Pourtant, malgré tout ça, j'étais resté sérieux. J'avais essayé d'avancer, de comprendre, de faire mieux que la veille.

C'est alors que, depuis ma chambre, je t'entendis m'appeler.

— Approche, Liam, j'ai quelque chose pour toi.

Oui… oui, toi. Pas la peine de regarder derrière toi, il n'y a personne d'autre qui attend ce téléphone avec les yeux brillants comme si c'était la clé du paradis.

— Tu vois cet objet dans ma main ? Ce petit rectangle brillant qui semble contenir tout l'univers : les amis, la musique, les vidéos, les blagues… et parfois même les devoirs.

— Eh bien aujourd'hui… je te l'offre. Mais écoute-moi bien. Ce n'est pas un téléphone ordinaire. C'est un téléphone sous surveillance parentale permanente.

S'il existait dans les textes sacrés les dix commandements de Dieu, toi, tu avais réussi l'exploit d'en inventer douze.

Première règle :

Le téléphone ne remplace pas l'école. Si tes notes descendent plus vite que la batterie… confisqué.

Deuxième règle :

Le téléphone ne remplace pas le sommeil. Si je te surprends à 1h du matin avec l'écran allumé sous la couverture… confisqué.

Troisième règle :

Le téléphone ne remplace pas la politesse. Si je t'appelle et que tu réponds “quoi ?” au lieu de “oui ?”… confisqué.

Quatrième règle :

Le téléphone ne remplace pas la table familiale. Si tu manges avec une main et que l'autre scrolle… confisqué.

Cinquième règle :

Le téléphone ne remplace pas tes jambes. Si tu me demandes l'heure alors que ton téléphone est dans ta poche… confisqué.

Sixième règle :

Le téléphone ne remplace pas ton cerveau. Si je découvre que tes devoirs ressemblent mot pour mot à Google… confisqué.

Septième règle :

Le téléphone ne remplace pas tes yeux. Si tu marches dans la rue en regardant l'écran au lieu de regarder où tu vas… confisqué.

Huitième règle :

Le téléphone ne remplace pas les vraies conversations. Si je vois quatre personnes dans la même pièce… chacune sur son téléphone… et toi au milieu… confisqué.

Neuvième règle :

Le téléphone ne remplace pas la douche. Si tu entres dans la salle de bain avec lui… confisqué.

Dixième règle :

Le téléphone ne remplace pas le réfrigérateur. Si je le retrouve posé à côté du bidon d'eau… confisqué.

Onzième règle :

Le téléphone ne remplace pas les vacances. Si tu viens admirer un coucher de soleil… et que tu passes tout le temps à le filmer au lieu de le regarder… confisqué.

Douzième règle :

C'était la dernière règle. Elle était la plus importante et s'intitulait la règle suprême ou encore la règle mère. Cette règle avait la particularité de modifier toutes les autres règles en fonction des circonstances et des impératifs d'efficacité. Le principe était simple, le téléphone t'appartient sans t'appartenir.

— Mais ça, c'est la dictature !

Tu m'as regardé quelques secondes, très calmement.

— Non, mon fils… ça, c'est la démocratie familiale.

J'ai froncé les sourcils.

— Comment ça ?

— C'est simple, dans une dictature, tu n'aurais même pas eu le téléphone.

J'ai ouvert la bouche… puis l'ai refermée.

— Ici, tu l'as. Tu peux l'utiliser. Tu peux envoyer des messages, regarder des vidéos, écouter de la musique…

Je me suis approché un peu.

— Mais il y a des règles.

Tu as soupiré.

— Donc… si je ne respecte pas les règles…

Tu m'as regardé avec un petit sourire.

— Tu connais déjà la réponse.

J'ai baissé les yeux vers le téléphone.

— Confisqué…

De toute façon je n'ai pas vraiment le choix.

— Tu vois ? Finalement, tu apprends vite.

Puis tu as ajouté :

— Et crois-moi… Si ça avait vraiment été une dictature… Je me serais contenté de dire une seule règle.

Je t'ai regardé, inquiet.

— Laquelle ?

— Le téléphone, c'est le mien. Et dans ce cas-là… il serait déjà confisqué, conclus-tu avant de me souhaiter de joyeuses fêtes.

À la rentrée scolaire, tout est devenu plus intense. Enfin… surtout dans ma tête. Extérieurement, j'étais toujours le même : assis au fond de la classe, à faire semblant d'écouter les cours tout en regardant discrètement à travers la fenêtre de ma salle toutes les trente secondes.

C'est là qu'est apparue celle que j'appelais intérieurement la déesse discrète. La belle Sila était discrète aux yeux de tout le monde. Absolument pas discrète pour mon cœur, qui perdait toute organisation dès qu'elle passait devant moi, comme si quelqu'un avait appuyé sur “redémarrer” sans prévenir et en supprimant au passage toutes les mises à jour de sang-froid.

Dans les couloirs du lycée, je faisais semblant d'être comme avant, mais quelque chose avait changé. Chaque matin, sans vraiment me l'avouer, je cherchais sa silhouette du regard. Elle avançait discrètement parmi les autres, presque effacée, et pourtant elle occupait tout l'espace dans mon esprit. C'est pour cela que je l'appelais la déesse discrète.

Au début, il n'y avait presque rien. Quelques regards échangés, des bonjours hésitants, des moments volés entre deux cours. Puis le temps a commencé à faire son œuvre. Les jours passaient, et chaque détail prenait une importance étrange : sa manière de sourire, sa voix quand elle répondait à ses camarades, le simple fait qu'elle soit là suffisait à bouleverser ma journée.

Je trouvais toujours une excuse pour rester un peu plus longtemps près d'elle. Un travail de groupe, une question banale, un mot lancé timidement. Pourtant, malgré toutes ces occasions, je n'osais jamais franchir la frontière invisible qui séparait les simples connaissances des confidences véritables. Je rentrais chez moi avec des phrases que je n'avais pas dites et des scénarios qui tournaient sans cesse dans ma tête.

Pendant des semaines, j'ai hésité. Mon téléphone restait dans ma main sans que j'aie vraiment quelqu'un à qui écrire. Je voulais lui parler autrement, en dehors des murs du lycée, mais demander son numéro me paraissait immense, presque irréel. Chaque fois que j'essayais de me convaincre, la peur venait tout gâcher : peur d'être ridicule, peur qu'elle refuse, peur de briser cette fragile proximité.

Pour moi, obtenir son numéro de téléphone, c'était pratiquement une mission commando. Dans ma tête, il y avait plus de pression que pour un oral du baccalauréat. Pendant des jours, j'ai répété des phrases devant le miroir comme un acteur raté.

— « Salut… euh… ça va ? »

— « Non, trop banal. »

— « J'aimerais apprendre à te connaître… »

— « Non, trop dramatique. »

— « Donne-moi ton numéro avant que je perde connaissance. »

— « Bon… on progresse. »

Et puis un jour, j'ai décidé d'arrêter de réfléchir. Parce qu'après tout, comme le disaient les grands philosophes amoureux : l'amour a ses raisons que la raison ignore. Moi, à ce moment-là, ma raison avait surtout quitté le bâtiment, sans laisser d'adresse ni de message d'absence.

Je suis allé la voir avec la démarche d'un homme sûr de lui… alors qu'intérieurement j'étais à deux doigts d'appeler les pompiers. Mon cœur battait tellement fort que je pensais sincèrement qu'on pouvait l'entendre dans tout le couloir.

— « Euh… salut… »

Incroyable entrée en matière.

Je ne sais toujours pas par quel miracle cosmique la conversation a continué, mais finalement, j'ai réussi à obtenir son numéro. Et quand elle a dit oui, j'ai essayé de rester calme, alors qu'à l'intérieur c'était comme si je venais de gagner une coupe du monde. Si quelqu'un avait regardé mon cerveau à ce moment-là, il aurait vu des feux d'artifice et probablement un orchestre symphonique.

Grâce à mon téléphone, je pouvais enfin écrire à celle que j'appelais affectueusement la déesse discrète. Au fil du temps, les messages prenaient une importance démesurée. Les silences devenaient des énigmes. Un mot pouvait illuminer la journée. Une absence pouvait l'assombrir. Je découvrais une fragilité nouvelle, une dépendance invisible. Mon humeur ne m'appartenait plus tout à fait. Je me sentais grandir et vaciller en même temps. Je parlais moins à la maison. Je gardais

mes pensées ailleurs. Tu le voyais sans que je le dise. Tu posais quelques questions, sans insister. Moi, je vivais dans ce mélange d'euphorie et d'inquiétude que seule la première passion sait créer. Je croyais que c'était définitif. Je croyais que c'était immense. Je croyais que rien ne pourrait l'ébranler. Je découvrais cette étrange maladie qu'on appelle la première passion : celle où ton humeur dépend entièrement d'une personne qui, de son côté, est probablement juste en train de manger tranquillement des pâtes.

Et puis, un jour, tout a basculé.

Une conversation maladroite. Une phrase mal comprise. Un message laissé sans réponse. Un regard évité dans un couloir. Une décision qui ne m'appartenait pas. In fine, une distance qui s'installe. Ce qui me semblait éternel s'est dissipé en quelques jours. J'ai découvert que le cœur pouvait faire mal physiquement. Que le silence pouvait peser plus lourd que des cris. Et, avec un sens du ‘‘timing’’ douteux, la relation n'aura tenu que le temps du deuxième trimestre. Comme si même elle avait respecté le rythme scolaire. Elle aurait quand même pu attendre la fin des compositions. Histoire de ne pas me ruiner les révisions.

J'ai donc décidé de me confier à Christ, cet ami en qui j'avais confiance… enfin, ce que j'appelais à l'époque “un allié fidèle”, avant de découvrir qu'il appartenait surtout à l'espèce très répandue des conseillers non sollicités et des moqueurs professionnels.

Quand j'ai tenté d'en parler à celui-ci, pensant trouver un allié dans ma détresse, il m'a regardé avec un air moqueur, comme s'il s'apprêtait à donner un verdict médical sur mon état émotionnel, puis il m'a sorti cette fameuse phrase :

— L'amour, c'est pour les faibles.

Christ. Lui. Celui dont le prénom était censé évoquer la bienveillance, la sagesse, presque un guide spirituel en version humaine, venait de balancer une phrase sur l'amour comme s'il commentait la météo.

J'ai cligné des yeux, j'ai haussé les épaules. Sur le moment, j'étais convaincu qu'il ne comprenait rien. Mais au fond… il n'avait pas tout à fait tort. Rester vulnérable, continuer à espérer malgré les blessures… ça demande une force que seuls les insensés ou les courageux osent tenter.

Et puis, soyons honnêtes, toutes les amourettes de ce dernier avaient la durée d'une glace au soleil : éphémères, sucrées, fondantes… et rapidement oubliées.

Je suis rentré avec cette blessure invisible que je trouvais pourtant gigantesque. J'attendais une chose de toi que tu condamnes l'autre. Que tu dises qu'elle avait tort. Que tu prennes mon parti sans nuance. Je voulais que ma douleur devienne une accusation. Tu m'as écouté. Longuement. Sans interrompre. Sans sourire. Sans minimiser. Tu as laissé ma colère se déposer, ma tristesse se dire, mes reproches s'épuiser.

Puis tu as simplement dit : « Apprends. »

Ce mot m'a heurté. Apprendre ? Apprendre quoi dans une rupture ? Je ne voulais pas apprendre. Je voulais être vengé par les mots. Je voulais qu'on reconnaisse mon injustice. Ta réponse me semblait froide. Presque distante.

Je t'en ai voulu pour ce calme. Mais tu as continué. Tu m'as dit que les premières blessures du cœur ne sont pas là pour nous endurcir, mais pour nous apprendre à nous connaître. Que s'attacher est beau, mais que se perdre l'est moins. Que l'on ne construit rien de solide si l'on s'effondre entièrement à la première tempête. Et puis tu as ajouté, avec ce demi-sourire sérieux que tu prenais quand tu voulais marquer les choses : « Avant de chercher une femme, assure-toi d'avoir une direction. Tes études, c'est ta première femme. Prends-en soin. Sois fidèle à ça d'abord. Tu pourrais par exemple remonter ta note en mathématiques »

Sur le moment, j'ai levé les yeux vers le plafond. La phrase me paraissait déplacée, presque comique dans ma détresse. Comment pouvais-tu parler d'études alors que mon cœur venait de se briser ?

Je me souviens encore de cette phrase, et surtout du moment où elle est tombée : « Tes études, c'est ta première femme. »

Sur le coup, j'ignorais s'il fallait prendre cela au sérieux ou y voir un mauvais présage pour mon avenir sentimental… surtout avec un trois en mathématiques posé juste là, sous mes yeux, comme une preuve irréfutable que la relation commençait très mal. Parce qu'en y réfléchissant... si mes études étaient vraiment ma première femme, alors j'étais déjà en train de rater mon mariage.

Un trois, ce n'est pas une petite dispute. Ce n'est pas un désaccord passager. C'est une crise profonde. Une de celles où chacun commence à se demander pourquoi il est encore là.

Et plus j'y pensais, plus ça devenait absurde. Normalement, dans une relation, on est censé être heureux. Il y a un minimum d'équilibre, d'effort partagé, de respect mutuel. Là, j'avais surtout l'impression d'être dans une relation à sens unique… et encore, dans le mauvais sens. Parce que soyons honnêtes : avec un trois sur vingt, même moi, à la place des mathématiques, je me serais quitté.

Je m'imaginais presque la scène. Les mathématiques, fatiguées, en train de dire : “Écoute, j'ai essayé… mais là, il ne fait aucun effort. Il ne me comprend rien. Il ne m'écoute pas. Je mérite mieux.” Et franchement… difficile de leur donner tort. Ce qui me dérangeait le plus, ce n'était pas tant la note. C'était l'idée derrière. Si les études étaient vraiment une “première femme”, alors ça voulait dire qu'elles demandaient de l'attention, de la régularité, de l'engagement. Tout ce que je n'avais clairement pas fait.

Je voulais que ça fonctionne sans vraiment m'impliquer, je voulais comprendre sans vraiment apprendre. Je voulais réussir sans passer par l'effort. En réalité, ce n'était pas une relation ratée. C'était une relation que je n'avais même pas essayé de construire. Et c'est peut-être ça qui m'avait le plus marqué dans cette phrase. Pas la comparaison, pas l'image, mais ce qu'elle révélait sans le dire : On ne peut pas espérer être heureux avec quelque chose si on ne fait rien pour le faire exister. Même pas avec les mathématiques. Et encore moins avec un trois. Je ne comprenais pas que tu ne cherchais pas à minimiser ma peine. Tu la replaçais dans une perspective. Tu voulais m'éviter de bâtir toute mon identité sur une présence fragile. Tu voulais que je comprenne que l'amour est une richesse, pas un refuge absolu. Que si je me définissais uniquement par le regard d'une autre personne, je deviendrais dépendant de ses humeurs, de ses choix, de ses départs. Tu voulais m'éviter de devenir dur. Car il y avait deux chemins possibles après cette blessure : se fermer, ou grandir. Se protéger au point de ne plus aimer. Ou apprendre à aimer sans se dissoudre. À l'époque, je voyais un manque d'empathie.

Aujourd'hui, je vois une leçon d'équilibre. Tu ne riais pas de ma douleur. Tu refusais qu'elle me transforme en rancune. Tu m'apprenais que l'amour ne doit pas effacer l'ambition. Que la réussite personnelle n'est pas un rival du sentiment, mais son socle. Que l'on aime mieux quand on tient debout seul. Avec le temps, j'ai compris ce que tu voulais dire. Les études n'étaient pas une

“première femme” au sens affectif. Elles représentaient l'engagement envers moi-même. La construction patiente de mon avenir. La promesse que, quoi qu'il arrive dans le cœur, je garderais une direction. Je croyais vivre la plus grande histoire. Tu savais que ma plus grande histoire serait celle que je construirais avec ma propre discipline. Et aujourd'hui, quand je repense à cette phrase, je ne la trouve plus froide. Je la trouve protectrice. Parce que tu ne cherchais pas à réduire ma peine. Tu cherchais à m'apprendre à l'habiter sans me perdre.

Chapitre III

Le troisième chemin

Il y a eu cet examen raté. Pas une petite note décevante que l'on cache au fond du sac. Un vrai échec. Celui qui vous oblige à baisser les yeux. Et pourtant, j'avais travaillé. Vraiment travaillé. Pas ces révisions faites à moitié, entre deux distractions, mais des soirées entières à relire, à surligner, à refaire les exercices jusqu'à en perdre patience. J'avais l'impression d'avoir donné tout ce que je pouvais… et peut-être même un peu plus.

Je me souviens du silence en sortant de la salle de composition. Les autres comparaient leurs réponses, riaient nerveusement, refaisaient le sujet comme pour se rassurer. Moi, je savais déjà. Il y avait dans mon ventre cette certitude lourde que quelque chose s'était mal aligné.

Quand les résultats sont tombés, le chiffre m'a semblé disproportionné. Comme s'il ne mesurait pas seulement une copie, mais ma valeur entière. J'avais l'impression que tout le monde pouvait lire sur mon front : insuffisant.

Le trajet jusqu'à la maison a été long. Je préparais déjà mon discours. Les excuses possibles. Le manque de temps. Le sujet mal formulé. La fatigue. Je cherchais des circonstances atténuantes avant même d'avoir parlé.

Au fond, j'attendais une chose simple : que tu me dises que ce n'était pas grave. Que tu réduises l'importance. Que tu m'enlèves ce poids. Je t'ai tendu la feuille avec une hésitation presque imperceptible. Tu l'as regardée sans froncer les sourcils, sans soupirer, sans exagérer la déception. Ton visage est resté calme.

Tu as simplement dit : « Analyse. Comprends. Recommence. »

Trois mots.

Ils m'ont paru secs. Presque froids. Je voulais du réconfort, pas une méthode. Je voulais qu'on reconnaisse ma tristesse, pas qu'on me parle de stratégie. À cet instant, j'ai cru que tu manquais de tendresse. Je ne voyais pas que ta retenue était une forme de respect.

Tu aurais pu dire « ce n'est rien » pour m'apaiser. Mais tu savais que ce n'était pas rien. C'était une occasion. Une faille à observer. Une faiblesse à identifier. Tu refusais de m'endormir dans une consolation rapide. Tu m'as demandé ce qui m'avait manqué, ajoutant que les autres n'avaient certainement pas deux têtes. Était-ce un manque de préparation, de concentration, de méthode ? Je cherchais une réponse, mais je n'en trouvais aucune.

La discussion n'était ni accusatrice ni douceâtre. Elle était lucide. Tu me traitais comme quelqu'un capable d'entendre la vérité. Je comprenais mal cette posture. J'aurais préféré une étreinte symbolique, un discours rassurant, quelque chose qui atténue la brûlure. À la place, tu me donnais un outil. Avec le recul, je vois ce que tu faisais. Tu séparais ma valeur de mon résultat. L'échec n'était pas moi. C'était un événement. Et un événement se décortique, se comprend et se dépasse.

Si tu avais dramatisé, j'aurais associé l'erreur à la honte. Si tu avais minimisé, j'aurais associé l'erreur à l'indifférence.

Tu as choisi un troisième chemin : celui de la responsabilité.

Tu m'as appris que tomber n'est pas grave. Rester au sol l'est davantage. Que l'analyse est plus utile que la plainte. Que la répétition forge plus sûrement que le talent. À l'époque, je croyais que la force consistait à réussir du premier coup. Tu m'apprenais que la force consiste à recommencer. Ce premier grand échec m'a fissuré. Mais il ne m'a pas brisé. Parce que tu ne m'as ni écrasé sous la déception, ni protégé sous une illusion. Tu m'as laissé face à la réalité, sans me laisser seul face à elle.

Ta tendresse ne passait pas toujours par des mots doux. Elle passait par la confiance. La confiance que j'étais capable de faire mieux, que je pouvais apprendre, que je pouvais me relever. Et c'est peut-être cela, la leçon la plus difficile : accepter l'échec non comme une condamnation, mais comme une construction, car un échec nous révèle souvent l'orgueil que nous cachions sous nos ambitions.

Je mesure mon erreur.

À cet instant, je pensais que tu étais dur. La soirée s'est terminée sans drame. Mais moi, je suis allé m'enfermer dans ma chambre avec cette tristesse immense que je pensais être le seul à ressentir vraiment. Mais toi, tu as ouvert la porte doucement et tu as simplement dit : « Sors. Va te détendre. Moi, je sais les efforts que tu as fournis. »

En vérité, tu portais ma peine et, à travers ces mots, voici le poème que tu me dédiais sans que je ne le comprenne encore :

Sors de ta chambre un peu.
Va te détendre.
Je sais tes efforts.
Tu crois peut-être qu'une mauvaise note
Peut résumer la valeur d'un garçon,
Mais ce n'est pas comme ça que la vie fonctionne.

Moi, je t'ai vu travailler.
Je t'ai vu recommencer quand tu étais fatigué.
Je t'ai vu douter aussi.
Et les efforts sincères, ça ne disparaît jamais,
Même quand les résultats tardent à arriver.

Ne laisse pas un devoir raté
Te faire croire que tu es raté toi aussi.
La vie est pleine de moments comme ça.
Tu tomberas encore.
Tu échoueras parfois malgré toute ta bonne volonté.

Et ce jour-là, il faudra apprendre quelque chose d'important :
Un homme ne se mesure pas seulement à ses victoires,
Mais à sa capacité de continuer
Sans laisser l'échec le rendre amer.

Alors relève la tête.
Tu sais, les notes, ça monte et ça descend.
Mais le courage, la discipline, la persévérance…
Ça, ce sont des choses qui construisent réellement une vie.

Je préfère un enfant qui essaie sincèrement
Et tombe parfois,
Qu'un enfant qui abandonne avant même d'avoir commencé
Par peur de ne pas réussir.

Et puis regarde-moi bien.
Si j'avais voulu seulement des résultats,
Je serais venu te crier dessus.
Mais moi, ce que je veux vraiment,
C'est que tu ne perdes jamais confiance en toi.

Parce qu'un enfant qui commence à croire
Qu'il ne vaut que par ses réussites
Devient un homme qui craindra de vivre.

Alors sors maintenant.
Va respirer un peu.
Le monde ne s'est pas arrêté pour une note.
Et surtout, n'oublie jamais ça : je sais les efforts que tu as fournis.

Dis-le-moi.

Au fond, tu ne voulais pas seulement que je prenne l'air. Tu voulais me rappeler que la vie continuait dehors. Que le monde était plus grand qu'un devoir raté. Et qu'un homme ne devait jamais laisser une seule chute décider de toute sa valeur.

Était-ce donc cela ?

Tu voulais que je comprenne qu'un échec ne devait jamais devenir une prison. Que la honte pouvait enfermer une personne bien plus longtemps qu'une mauvaise note. Et que rester seul avec ses pensées, à tourner sa déception encore et encore, finissait parfois par faire plus de mal que l'échec lui-même.

Et pourtant…

Parmi tous mes souvenirs, il y a cette phrase que je garderai probablement toute ma vie. Ce jour où j'avais raté mon devoir. Ce jour où je m'étais enfermé dans ma chambre avec cette honte immense que seuls les enfants ressentent vraiment. Je m'attendais à être grondé. À entendre parler

d'échec, de déception, d'avenir gâché pour quelques points perdus. Mais toi, tu as ouvert la porte et tu as simplement dit : « Sors. Va te détendre. Moi, je sais les efforts que tu as fournis. »

Alors, si la littérature consiste aussi à raconter des événements heureux ou malheureux en utilisant les phrases les plus belles qui soient, c'est à mon tour de te dédier ces mots :

Je sais tes efforts.
Même ceux que tu n'as jamais racontés.
Ceux cachés derrière tes silences,
Derrière les portes refermées doucement
Pour ne réveiller personne avec tes inquiétudes.

Je sais les calculs silencieux dans ta tête,
Les nuits où le sommeil venait moins vite que les factures,
Les fatigues avalées discrètement
Comme si être adulte obligeait à devenir solide
Même les jours où l'on se sent tomber à l'intérieur.

Je sais les matins où tu étais déjà épuisé
Avant même que le soleil ne se lève,
Et pourtant tu trouvais encore la force
De me demander si j'avais bien mangé,
Bien dormi,
Bien vécu.

Je sais les rêves que tu as rangés dans un coin
Pour laisser plus de place aux miens.
Je sais les silences aussi.
Parce qu'il existe des êtres
Qui aiment davantage avec leurs sacrifices
Qu'avec leurs mots.

Et je crois que longtemps,
Je n'ai vu que les règles,

Les interdictions,
La discipline,
Sans comprendre que derrière chacune d'elles
Se cachait simplement, une immense peur de me voir tomber.

Aujourd'hui, je comprends mieux.
Je comprends pourquoi tu regardais l'avenir
Comme l'adulte qui voit une tempête arriver au loin.

Je comprends pourquoi tu insistais autant sur les études,
Sur le courage,
Sur la dignité.
Tu ne voulais pas fabriquer un enfant parfait.
Tu voulais préparer un adulte capable de survivre au monde sans perdre son cœur.

Et parmi tous mes souvenirs,
Il y a cette phrase
Que je garderai probablement toute ma vie.
Ce jour où j'avais raté mon devoir.
Ce jour où je m'étais enfermé dans ma chambre
Avec cette honte immense
Que seuls les enfants ressentent vraiment.

Je m'attendais à être grondé.
À entendre parler d'échec,
De déception,
D'avenir gâché pour quelques points perdus.

Mais toi, tu as ouvert la porte doucement
Et tu as simplement dit : « Sors. Va te détendre. Moi, je sais les efforts que tu as fournis. »

FRUCTIFICATION

LE VOILE DES APPARENCES

Te souviens-tu ? … Tu me disais souvent, avec ce mélange de sérieux et de malice dans le regard : « J'aimerais que tu aies un travail qui te permette de voyager, de découvrir le monde, de ne jamais rester figé au même endroit. »

Tu imaginais pour moi des lieux où chaque pas serait une leçon, chaque rencontre, un trésor. Tu parlais de ces villes baignées de couleurs, de rues qui sentent la vie, de marchés où les rires et les parfums se mêlent.

Un jour, tu me décrivais une ville qui tirait son nom des fleurs. Tu me disais de rêver avant même de la voir. Les avenues s'étendaient sous des palmiers élancés, leurs ombres dansant doucement sur les trottoirs chauds. Les maisons, peintes de couleurs vives, semblaient abriter des souvenirs d'enfance, des secrets de famille et des rêves suspendus au-dessus du quotidien. L'air, chaud et légèrement salé, portait la promesse d'aventures sans fin, avec ce parfum d'embruns mêlé à la douceur d'un été éternel.

Tu parlais des eaux bordant la ville, où les bateaux glissaient doucement, presque comme s'ils flottaient sur un miroir liquide. Et puis, toujours avec des étoiles dans les yeux, tu évoquais les couchers de soleil, ces explosions de couleurs où le bleu se mêlait à mille autres nuances, ainsi que la pleine lune, qui baignait la ville d'une douce lumière argentée.

« Je souhaite que tu voies ça un jour, me disais-tu, et que tu comprennes à quel point voyager mène parfois moins vers des lieux que vers des versions de soi qu'on n'avait pas encore rencontrées. »

Chapitre IV

L'itinéraire des espérances

Aujourd'hui, je commence enfin à comprendre ce que tu as voulu m'éviter. L'ennui. Cette sensation sourde qui s'installe un soir de monotonie, qui étire les heures et les transforme en chaînes invisibles.

Moi qui, comme toi, ai toujours eu la passion des voyages, je me lève chaque matin en faisant ce que j'aime. Je parcours des villes, je découvre des paysages, je rencontre des gens, et je réalise que tu avais raison : faire ce que l'on aime transforme chaque effort en plaisir, chaque journée en aventure. Tu m'as appris, sans même que je te le dise, que le vrai travail ne se mesure pas en heures ou en fatigue, mais en passion et en sens.

Tu sais… J'ai mis les petits plats dans les grands. Pas seulement à table. Dans la vie. J'ai essayé d'offrir plus que ce que j'avais reçu. D'embellir les jours ordinaires. De transformer les soirs fatigués en moments qui comptent. De faire croire que tout était simple, même quand ça ne l'était pas. Et comme je suis un peu fou… J'ai même tenté de mettre les grands plats dans les petits. J'ai voulu faire entrer d'immenses responsabilités dans des épaules encore fragiles. Faire tenir de grandes ambitions dans des moyens modestes. Compresser des inquiétudes d'adulte dans un silence discret. Réduire des tempêtes entières à un simple « tout va bien ». Heureusement que je n'ai pas réussi. Parce que certaines choses débordent pour une raison. Parce que tout ne doit pas être contenu. Parce que la grandeur ne se plie pas sans se briser. Alors j'ai laissé les grands plats à leur taille.

Je me surprends souvent à penser à toi, à ton regard, à tes conseils jamais imposés mais toujours précis. Tu as toujours su ce qui était bon pour moi, même quand je râlais, même quand je ne voyais que des contraintes. Tu savais que j'avais besoin de trouver ma voie, de sentir que je créais ma vie et que je n'étais pas prisonnier d'une routine.

Comme tu le disais toujours : « Fais ce que tu aimes et tu ne travailleras pas un seul jour de ta vie. »

Et c'est exactement ce que je vis maintenant. À vrai dire, ce travail n'est pas un supplice. Pas du tout. Dans mon métier, chaque décision, chaque détour, chaque nouveau projet, tout résonne comme un écho de ce que tu espérais pour moi.

Au fond, j'ai choisi un domaine qui me passionne. Quelque chose qui me stimule, qui me pousse, qui me donne le sentiment d'avancer. Mais la passion ne supprime pas la pression. Elle la

rend plus intime. Ce métier, il ne consiste pas seulement à travailler dans des bureaux ou à apprendre des textes compliqués. C'est comprendre comment une société fonctionne, comment les décisions sont prises, comment on peut organiser les choses pour améliorer la vie des gens. C'est apprendre à gérer des responsabilités, des projets, des équipes, parfois même des crises. Derrière les mots un peu froids, il y a surtout l'idée de servir, de construire quelque chose d'utile pour tous.

L'avantage de ce métier, c'est qu'il permet d'avoir un impact réel. Une bonne décision peut aider des familles, améliorer une école, rendre une institution plus juste ou plus efficace. On apprend aussi à parler avec tout le monde, à écouter, à réfléchir avant d'agir. Ça forge et ça oblige à grandir vite.

Mais il y a aussi des inconvénients, et ils sont lourds parfois.

Parce que travailler autour des affaires publiques, c'est porter des responsabilités. Les gens critiquent souvent sans considérer les sacrifices derrière. Il faut supporter la pression, les attentes, les conflits. On peut facilement devenir cette personne qui absorbe tous les problèmes des autres sans jamais montrer sa fatigue. Et puis il y a un autre danger : oublier pourquoi on a commencé. Dans ce domaine, certains finissent par courir après l'image ou l'intérêt personnel au lieu de penser au bien commun.

C'est peut-être ça qui me fait le plus peur. Alors j'essaie de me rappeler que derrière chaque décision, il y a des vies humaines. J'essaie de rester droit, même quand le monde pousse parfois à devenir froid. Ce métier peut faire grandir une personne. Pourtant, il peut aussi la vider d'elle-même si, en chemin, elle en vient à oublier son cœur. Et parfois, je me demande si tu serais fier de moi. Parce qu'au fond, malgré les difficultés, j'aimerais devenir quelqu'un d'utile. Pas seulement quelqu'un qui réussit, mais quelqu'un qui laisse quelque chose de bon derrière lui.

Il y a des journées qui commencent avec l'impression que tout est possible. Le café chaud sur le bureau, les courriels à peine ouverts, les dossiers empilés en attendant qu'on leur donne vie. On croit tenir les rênes, que chaque geste construit un chemin solide.

Et puis vient le moment où tout dérape. Un projet qui ne se déroule pas comme prévu. Une erreur minime, presque invisible, mais qui se répète et se transforme en conséquence tangible. Le poids de la responsabilité tombe d'un coup, plus lourd qu'on ne l'aurait cru. Le silence s'installe

dans la pièce. Les regards se croisent. Les phrases hésitent. On cherche l'explication. On voudrait un coupable. On voudrait une excuse.

Je me souviens de ce jour précis où j'ai reçu le rapport final. Une erreur dans la planification, une décision mal anticipée. Rien de catastrophique, mais assez pour que le projet prenne du retard. Mon cœur a fait un bond. J'ai senti la panique monter, le doute s'insinuer. Comment ai-je pu être aussi inattentif ? Pourquoi moi ?

Et puis, sans crier, sans drame, j'ai pensé à toi. À ce que tu me disais toujours : « Analyse. Comprends. Recommence. » À ces mots simples que je trouvais froids, distants, presque sévères. À l'époque, je voulais entendre du réconfort immédiat, un « ce n'est pas grave ». Tu ne me l'as jamais donné. Tu m'as donné autre chose.

Alors je me suis assis. J'ai relu le projet. J'ai cherché où j'avais failli. J'ai listé les erreurs. Une par une, avec minutie, sans me presser, sans m'auto-flageller. J'ai essayé de comprendre, pas seulement de corriger. Parce qu'il ne s'agissait pas de masquer l'échec, mais de l'observer, de l'étudier. De le transformer en leçon.

La douleur de l'échec est différente lorsqu'on choisit de la regarder en face. Elle n'est plus humiliation, ni honte. Elle devient outil. Elle devient guide. Elle devient une forme de discipline que personne ne voit, mais que l'on porte en soi.

Je pensais, à cet instant-là, à toutes les fois où tu m'avais laissé tomber sans me laisser tomber. Les fois où tu m'avais laissé trébucher, mais toujours dans un espace sécurisé. Les moments où tu ne m'avais pas épargné la difficulté, mais où tu m'avais offert les outils pour me relever.

Je comprends maintenant que l'échec n'est pas la fin. Il est une étape. Une parenthèse nécessaire pour apprendre à avancer. Et même lorsque tout semble s'effondrer, il reste la possibilité de se redresser, avec patience et lucidité.

Dans ce silence, dans ce travail minutieux, j'ai senti ton ombre près de moi. Ta manière de transformer la chute en leçon, sans spectacle, sans dramatisation, juste avec la constance et l'attention que je n'ai jamais cessé de chercher à imiter. Et comme tu me l'avais appris, je ne cherche plus l'excuse.

Il y a aussi une autre réalité dont je ne t'ai pas encore parlé. À côté de tout ça, j'ai commencé à donner des cours.

Au début, ce n'était presque rien. Quelques heures par semaine, des explications à des personnes qui avaient besoin d'un soutien, d'une méthode, d'un cadre pour avancer. Je pensais que ce serait temporaire, quelque chose en marge de mon parcours principal. Mais très vite, c'est devenu plus important que prévu.

Quand j'enseigne, je ne suis plus seulement dans l'analyse ou la gestion des situations complexes. Je suis obligé de revenir à l'essentiel, de simplifier ce que je comprends, de le rendre accessible. Et étrangement, c'est là que je mesure le mieux ce que je sais vraiment. Expliquer aux autres m'oblige à être précis, à être honnête aussi sur mes limites. On ne peut pas masquer l'imprécision derrière des mots compliqués quand quelqu'un attend réellement de comprendre.

Il y a quelque chose de particulier dans ces moments-là. Face à ceux qui apprennent, je vois les mêmes hésitations que j'ai connues, les mêmes blocages, les mêmes peurs de mal faire. Et parfois, sans le dire, je reconnais aussi chez eux cette envie d'avancer malgré tout. Ça me ramène à une forme de responsabilité différente. Je me rends compte aussi que ces cours me disciplinent autrement. Ils m'obligent à rester clair, patient, à ne pas aller trop vite. À accepter que la compréhension ne suive pas toujours mon rythme. Et d'une certaine manière, c'est aussi une façon de rester connecté à ce que je deviens, sans me perdre uniquement dans les exigences de mon travail principal. Peut-être est-ce cela aussi, au fond : continuer à apprendre en enseignant, et continuer à avancer sans oublier de transmettre.

Je ne t'ai pas tout dit…

Aujourd'hui, je suis marié à une femme merveilleuse qui s'appelle Zéna, même si, dans mes élans d'imagination, je l'appelle affectueusement : le papillon bleu.

Je sais, tu me demanderais sûrement où je trouve tous ces surnoms. Je dois reconnaître que j'ai l'imagination fertile. Mais celui-ci lui va bien. Et puis, après tout, ce n'est pas la première fois que j'en invente. Hier, je te parlais de la déesse discrète. Aujourd'hui, c'est une autre personne, une autre histoire, un autre chapitre de ma vie : Zéna, mon papillon bleu.

Je crois qu'il y a des rencontres qui arrivent sans prévenir, au milieu des périodes où l'on n'attendait plus rien. Je l'ai rencontrée dans cette ville que tu me décrivais si souvent.

Ce n'était pas une entrée spectaculaire, pas un de ces moments que les films exagèrent. C'était plus simple et peut-être pour cela plus vrai. Il y avait quelque chose d'apaisant chez elle, quelque chose qui ralentissait un peu le chaos autour de moi. Et le détail qui m'a immédiatement fait penser à toi, c'est qu'elle aimait le bleu. Exactement comme toi. Cela m'a frappé sans raison apparente. Le bleu de ses vêtements parfois, le bleu qu'elle choisissait naturellement, comme si cette couleur portait en elle une forme de sérénité. Et moi, sans le dire, cela me ramenait à toi. À cette présence tranquille que tu avais. C'est étrange comme une simple couleur peut réveiller des souvenirs que l'on croyait endormis.

Depuis ma rencontre avec mon papillon bleu, cette vie me paraît différente. Pas forcément plus belle, non… mais moins vide. Comme si quelqu'un y avait rallumé une petite lumière. Elle ne sait sans doute pas tout ce qu'elle a changé sans le vouloir.

Tu aurais sûrement aimé lui parler. Peut-être parce qu'elle aime le bleu, elle aussi.

Et parfois, je me surprends à sourire en pensant à cette époque où je croyais que toutes les femmes étaient comme Sila. Heureusement, Zéna a tenu à me prouver qu'il existait plusieurs éditions.

Tout compte fait, soyons honnêtes : l'histoire fonctionne dans les deux sens. Il y a aussi des femmes qui ont croisé des hommes capables de transformer une histoire simple en série Netflix annulée après la première saison. L'amour, visiblement, a le sens de l'équité.

Ma femme, elle, a cette façon incroyable de tout organiser. Elle sait où chaque chaussette doit être, où chaque facture doit atterrir, et pourtant, elle laisse parfois un peu de désordre juste pour me rappeler que je suis là aussi. Et comme si ça ne suffisait pas, nous avons deux enfants : Stélio, du haut de ses douze ans, est un véritable ouragan miniature, capable de transformer le salon en terrain de guerre en moins de cinq minutes. Luna, sa petite sœur de neuf ans, a hérité d'une patience presque surnaturelle et peut rester assise à dessiner ou à colorier pendant des heures sans bouger.

Certains jours, je me demande si j'ai été condamné à devenir un funambule permanent entre chaos et calme… avec une femme qui rit de mes mésaventures, comme si tout cela faisait partie d'un spectacle qu'elle seule semble vraiment comprendre.

C'est là que je repense à toi. À ta manière de naviguer dans les tempêtes de l'enfance, de ne jamais céder au tumulte, de laisser passer les crises tout en restant présent. Moi, je cours derrière l'aîné, je félicite la cadette, je cours derrière ma femme qui essaie de me rappeler que je ne suis pas seul dans ce cirque quotidien… et je comprends que tout cela a un prix que tu portais déjà avec élégance.

J'ai appris à ne pas tout dire. À ne pas réagir immédiatement aux caprices, aux éclats, aux colères. À réfléchir avant de juger. À ne pas prendre parti trop vite quand l'un se plaint de l'autre ou quand une dispute semble tourner en tragédie nationale. Je me surprends à respirer, à observer, à écouter le silence avant d'intervenir, comme si c'était là le véritable guide.

Et certains soirs, quand la maison retrouve enfin son calme, quelque chose remonte, un souvenir. Je revois une autre maison. Une autre fatigue. Un autre silence. Je me revois, plus jeune, debout face à toi. J'étais agacé. Je ne comprenais pas ton calme. Je trouvais ton silence presque irritant.

Je t'avais demandé :

— Pourquoi souvent tu ne réponds pas même quand tu es à fleur de peau ?

Je me souviens de ton regard. Pas dur, pas fuyant, juste posé.

Tu avais pris le temps. Comme si la réponse devait descendre lentement jusqu'à moi.

— Tu comprendras quand tu seras grand.

— Ça veut dire quoi ?

Tu avais esquissé ce léger sourire qui signifiait que la leçon arrivait :

— Tu vois… l'adulte, parfois, c'est une poubelle.

J'avais éclaté de rire.

— Une poubelle ?!

— Oui. Mais une poubelle solide. Pas celle qu'on méprise. Celle qui tient debout. Celle qui encaisse.

Je m'étais tu. Intrigué malgré moi.

Tu avais continué :

— L'adulte reçoit très souvent les colères qui ne lui appartiennent pas. Les frustrations du travail. Les peurs que les autres ne savent pas nommer. Les mots qu'on lance sans réfléchir. Il prend tout. Il garde. Il trie.

Tu avais marqué une pause.

— Parce que s'il explose… tout explose autour.

Je me souviens avoir demandé :

— Mais ça fait mal, non ?

Tu n'avais pas menti.

— Oui. Parfois.

Puis tu avais ajouté, calmement :

— Être adulte, ce n'est pas éviter les déchets de la vie. C'est apprendre à les transformer. À ne pas les renvoyer plus sales qu'ils ne sont arrivés.

Je n'avais pas compris ce soir-là.

Je crois même que j'avais haussé les épaules.

Mais le souvenir ne s'arrête pas là.

Je me rappelle t'avoir regardé une dernière fois et t'avoir demandé :

— Et si c'est trop lourd ?

Tu avais posé ta main sur mon épaule.

— Alors on respire. On marche. On prie. On parle quand il faut parler. Mais on ne déverse pas sur ceux qu'on aime ce qu'on peut apprendre à porter.

Puis tu avais conclu :

— Être adulte, ce n'est pas ne plus avoir mal. C'est choisir où la douleur s'arrête.

Le souvenir s'efface.

Et me voilà aujourd'hui, dans ma propre maison, face à mes enfants. Je ramasse un jouet. Je sépare une dispute. Je garde pour moi une fatigue qui n'a rien à voir avec eux. Je pense à tes questions d'autrefois, celles qui semblaient parfois insignifiantes : « Et toi, qu'as-tu fait ? », « Es-tu sûr de ne rien avoir oublié ? », « Penses-tu que c'était la meilleure manière ? » Je me rappelle le désarroi que je ressentais, la frustration de ne pas obtenir de réponse immédiate. Aujourd'hui, je les comprends enfin. Elles n'étaient pas des accusations, mais des invitations à réfléchir, à peser mes gestes, à voir les conséquences.

Je me surprends à agir comme toi. Pas en reprenant tes gestes comme des ordres, pas en imposant des solutions toutes faites, mais en laissant de l'espace. En laissant le temps aux émotions de se poser, en laissant le silence parler. Il y a une force dans le silence, tu sais. Une force qui enseigne sans brutalité, qui fait naître la compréhension avant même que les mots ne soient prononcés. Une façon de contenir sans écraser, d'être présent sans dominer, de protéger sans étouffer. Alors, je le reproduis parfois avec difficulté, parfois avec fierté, en espérant que mes enfants ressentent la même sécurité que j'ai pu ressentir, même quand je ne le savais pas. Et ma femme, par son regard tranquille et sa patience, m'aide à tenir le coup.

Le silence est devenu un geste. Une respiration. Une manière de dire : « Je suis là, même si je ne parle pas trop souvent. » Et dans cette présence discrète, je comprends que ce que tu enseignais alors était plus qu'une leçon : c'était un héritage.

Un héritage que je porte maintenant, maladroitement parfois, mais toujours avec la même intention que la tienne.

Et peut-être est-ce cela, au fond, l'itinéraire des espérances.

Ce n'est pas une route tracée d'avance. Ce n'est pas une succession de réussites ni l'absence de détours. C'est un chemin fait d'erreurs corrigées, de leçons transmises, d'amours rencontrés et de responsabilités acceptées.

Les espérances que tu avais pour moi ne se sont pas arrêtées à ma propre vie. Elles continuent de vivre dans mes décisions, dans mes élèves, dans mes enfants, dans cette façon que j'ai désormais de rester debout plutôt que de vaciller. Et lorsque je regarde le chemin parcouru, je réalise que je ne marche plus seulement dans mes propres pas. Je marche aussi dans les tiens.

Chapitre V

Le ciel ne regarde pas les hashtags

J'ai un aveu à te faire...

Comme toi, je prie. Mais plus je regarde le monde, plus je ressens quelque chose de difficile à expliquer. Il y a le bruit. Les contradictions. Les injustices. Les violences que les hommes s'infligent parfois sans même comprendre pourquoi. Et pourtant, malgré tout cela, quelque chose tient encore debout. Un équilibre discret, une harmonie presque invisible.

Comme si le monde possédait une logique plus grande que nous. Et lorsque je lève les yeux vers le ciel, vers les étoiles, vers cette immensité qui poursuit sa route depuis des milliards d'années sans jamais se perdre, je me dis qu'il existe forcément quelque chose qui nous dépasse.

Je n'ai pas besoin de beaucoup plus que cela.

Il me suffit de regarder l'univers. Il me suffit de regarder la nature. Il me suffit de contempler cette extraordinaire cohérence qui relie les océans, les montagnes, les saisons, la lumière et la vie.

Alors je crois.

Non pas parce que j'ai toutes les réponses. Mais parce que certaines questions me semblent trop vastes pour n'être que le fruit du hasard. Et pourtant, une pensée revient souvent dans mon esprit. Une pensée qui surprend parfois lorsque je l'exprime. Je me dis qu'à la droite de Dieu pourrait se tenir aussi un athée. Quelqu'un qui n'aura peut-être jamais cru. Quelqu'un qui n'aura peut-être jamais prié. Mais qui aura passé sa vie à faire le bien sans rien attendre en retour. Quelqu'un qui aura aidé sans calcul, donné sans intérêt, protégé sans chercher à être remercié simplement parce que c'était juste.

Et d'une certaine manière, cela me paraît immense.

Parce que faire le bien en espérant une récompense reste profondément humain. Mais faire le bien sans rien attendre du tout... Cela ressemble à une forme rare de pureté. Comme si cette personne avait compris l'essentiel sans même emprunter le chemin de la croyance.

Ce qui me trouble parfois, c'est ce que j'observe autour de moi. Je vois des personnes très présentes dans les lieux de culte. Très convaincues dans leurs paroles. Très visibles dans leur foi.

Puis je les vois sortir.

Et leurs actes racontent parfois une autre histoire. Des duretés. Des injustices. Des mépris. Comme si la foi était restée enfermée entre quatre murs sans jamais descendre dans la vie réelle.

Je ne dis pas cela pour juger. J'essaie seulement de comprendre.

Parce que si Dieu regarde réellement les hommes, je doute qu'Il s'arrête aux apparences. Je crois qu'Il regarde ce que personne ne voit. La sincérité. L'intention. La bonté discrète. Les gestes accomplis lorsque personne n'applaudit.

Je ne prétends pas savoir comment Dieu juge les âmes.

Mais j'aime penser qu'Il reconnaît la bonté sincère même lorsqu'elle ne porte pas son nom. Au fond, peut-être que certains passent leur vie à chercher Dieu dans les mots. Tandis que d'autres le rencontrent sans le savoir dans chacun de leurs actes.

Je crois même que c'est pour cela que la nature me touche autant. L'arbre ne cherche pas d'applaudissements lorsqu'il offre son ombre. La rivière ne réclame aucune reconnaissance lorsqu'elle abreuve la terre. Les étoiles ne brillent pas pour être admirées. Elles accomplissent simplement ce qu'elles sont. La prière de l'oiseau, c'est son envol vers le ciel. La prière du poisson, c'est sa danse silencieuse au cœur des profondeurs. Peut-être que la bonté véritable ressemble à cela. Elle n'a pas besoin de témoins. Elle n'a pas besoin d'être photographiée, commentée, partagée, célébrée. Elle existe parce qu'elle est dans l'ordre naturel des choses. C'est peut-être pour cela que je me méfie parfois des démonstrations trop visibles.

Le ciel ne regarde pas les hashtags, il observe ce qui demeure lorsque plus personne ne regarde.

Tu sais, J'ai toujours pensé que nous étions faits de poussière d'étoiles. Des fragments d'univers portés par le souffle du temps. Reliés aux arbres. Aux océans. Aux montagnes. À la lumière de la lune. Et plus j'observe la nature, plus elle semble me rappeler cette vérité. Dans le murmure du vent. Dans la patience des rivières. Dans le silence des forêts.

Il existe une sagesse ancienne que l'homme moderne entend de moins en moins.

La Terre ne nous appartient pas. Nous appartenons à la Terre. Nous ne sommes qu'une note passagère dans une immense symphonie vivante. Alors ma prière n'a ni temple ni frontière. Elle vit dans chaque arbre préservé. Dans chaque savoir transmis. Dans chaque rivière respectée. Dans chaque geste qui protège ce qui ne peut pas se défendre seul. Car prendre soin de la nature, c'est

aussi prendre soin de ce qu'il reste d'humain en nous. Peut-être qu'au fond, notre véritable mission n'est pas de dominer le monde. Mais d'apprendre à vivre en harmonie avec lui.

Comme l'oiseau qui vole sans posséder le ciel.

Comme le poisson qui nage sans troubler l'océan.

Comme les étoiles qui brillent simplement pour rappeler à la nuit qu'elle n'est jamais vide.

Il y a ceux qui prient pour être vus de Dieu. Et il y a ceux qui font le bien sans même attendre d'être regardés. Je ne sais pas lesquels sont les plus proches de Lui. Mais je crois que les actes comptent davantage que les discours.

Parce qu'un discours peut être répété, une réputation peut être construite, une image peut être fabriquée. Mais un acte finit toujours par produire quelque chose de réel dans le monde. Et c'est là que les humains me fascinent.

Nous invoquons notre libre arbitre pour faire ce qui nous plaît. Pour suivre nos impulsions. Pour repousser nos responsabilités. Pour choisir nos chemins. Puis, lorsque les conséquences arrivent, nous changeons soudain de vocabulaire. Nous appelons cela le destin. Quelle étrange habitude.

Nous voulons être libres. Mais rarement responsables. Nous voulons choisir. Mais pas toujours répondre de nos choix. Pourtant, la liberté n'est pas seulement le pouvoir de faire ce que l'on veut. C'est aussi le courage d'assumer ce que l'on devient à cause de nos décisions. Peut-être que le destin n'est parfois rien d'autre que la facture silencieuse de notre libre arbitre. Et peut-être que Dieu, s'Il nous regarde vraiment, ne regarde ni nos hashtags, ni nos discours, ni même nos certitudes. Peut-être regarde-t-Il simplement ce que nous avons fait de la liberté qu'Il nous a laissée.

Note : dans ce texte, les pronoms tels que « Il », lorsqu'ils sont écrits avec une majuscule au milieu d'une phrase, sont utilisés pour désigner Dieu, par respect et pour souligner sa divinité.

Chapitre VI

La grandeur du « Ça va »

Je me souviens.

Il y a une chose qui me revient souvent. Ta réponse. Toujours la même.

— Ça va.

Je n'ai presque aucun souvenir de toi disant autre chose lorsque je te demandais si tu étais fatigué, si quelque chose te pesait, ou simplement si ta journée s'était bien passée.

Même les jours où ton visage trahissait une fatigue inhabituelle. Même les soirs où tes épaules semblaient plus basses que d'habitude. Même ces périodes où je sentais, sans savoir pourquoi, que quelque chose pesait davantage.

— Ça va.

Je n'ai jamais insisté. Je prenais cette réponse comme une vérité. Aujourd'hui, je la comprends autrement. Ce n'était pas un mensonge, c'était une protection. Tu savais que si tu ouvrais la porte, tout viendrait avec. Les inquiétudes, les doutes, les calculs et les peurs. Et peut-être que tu ne voulais pas que cela déborde sur moi.

Alors tu disais :

— Ça va.

Je repense à une soirée précise. La table était mise. L'ambiance normale. Rien d'extraordinaire. Je parlais d'un problème banal qui me semblait immense. Tu m'écoutais en silence. J'ai fini par te demander, presque par politesse :

— Et toi, ça va ?

Tu as hoché la tête.

— Oui, ça va.

Avec ce demi-sourire. Celui qui ne demandait rien.

Je n'ai pas vu que tes mains étaient plus serrées que d'habitude. Je n'ai pas vu le regard qui s'échappait une seconde. Je n'ai pas vu le poids que tu retenais. Je n'ai pas insisté. Parce que les enfants croient que les adultes vont toujours bien.

Aujourd'hui, quand on me demande :

— Ça va ?

Je comprends la tentation de répondre comme toi par automatisme, par pudeur, par responsabilité.

Quelquefois, il m'est arrivé de le faire. De dire « ça va » alors que le doute me traversait, alors que je ne savais pas si j'étais à la hauteur. Et à chaque fois, je pense à toi. Je comprends que ce « ça va » n'était pas une négation de la douleur, mais une décision. La décision de ne pas transmettre le poids, la décision d'absorber.

Après toi, j'ai compris que la force n'est pas de ne rien ressentir. C'est de choisir quand et à qui montrer ce que l'on ressent. Tu n'étais pas invulnérable, tu étais pudique. Tu n'étais pas insensible, tu étais responsable.

Je me demande combien de fois tu aurais voulu répondre autrement, combien de fois tu aurais eu besoin que j'insiste, que je dise : « Non. Vraiment. Comment tu vas ? »

Je regrette de ne pas l'avoir fait.

Pas par culpabilité. Mais parce qu'aujourd'hui, je sais. Je sais que derrière ton "ça va", il y avait des nuits sans sommeil. Des calculs silencieux. Des inquiétudes que tu gardais pour que je puisse rester léger. Tu absorbais le froid. Sans jamais te plaindre du vent. Aujourd'hui, je comprends la grandeur de ces deux mots : ils contenaient plus d'amour que mille déclarations.

Tu sais…

Un poète a écrit que l'enfant est le père de l'adulte. Cette phrase me paraît vraie. Parce qu'avant même de comprendre le monde, nous sommes déjà façonnés par des voix, des histoires, des regards, des personnages réels ou imaginaires qui déposent quelque chose en nous sans demander la permission. On grandit ensuite en croyant devenir quelqu'un de nouveau, alors qu'au fond, nous passons notre vie à approfondir les premières émotions qui nous ont traversés.

À bien des égards, mon attachement à la liberté me vient d'Eren et du bataillon d'exploration. Pas seulement des combats, ni des murs Maria, Rose et Sina, ni même de l'oppression de Marh sur Eldia. Mais de cette idée plus grande : refuser une existence enfermée comme du bétail. Refuser de vivre dans une cage simplement parce qu'elle paraît plus sûre. Il y avait dans le regard d'Eren et de ses coéquipiers quelque chose qui me bouleversait profondément : cette volonté d'avancer malgré la peur, malgré les pertes, malgré l'immensité du monde. Comme si la liberté valait le prix du vertige. Et quelque part, cette idée ne m'a jamais quitté. Je crois que depuis, je me méfie de tout ce qui enferme : les murs visibles, mais aussi les habitudes, les résignations, les vies vécues à moitié.

Ma persévérance porte sans doute le voile de Shéhérazade. Elle a appris à survivre nuit après nuit, non par la force, mais par l'obstination de continuer malgré la peur. Shéhérazade ne possédait ni l'épée des héros, ni le pouvoir des rois. Elle n'avait que sa voix, son intelligence et cette patience immense qui refuse de céder au désespoir. Chaque nuit aurait pu être la dernière, et pourtant elle revenait encore, tissant des récits pour repousser l'aube et apprivoiser la mort elle-même. C'est peut-être cela qu'elle m'a appris : qu'il existe une force chez ceux qui persistent quand tout semble perdu. Qu'on peut être condamné sans devenir cruel. Blessé sans devenir amer. Et que parfois, les êtres les plus fragiles en apparence sont ceux qui sauvent le monde simplement en continuant à espérer jusqu'à la mille et unième nuit.

Quant à l'amour, si j'y croyais encore, c'est peut-être à cause de l'Odyssée de Rose et Jack, dérivant quelque part dans les eaux glacées de l'Atlantique Nord. Pas parce que leur histoire était parfaite, mais justement parce qu'elle ne l'était pas. Parce qu'elle fut brève, fragile, condamnée dès le début et pourtant infiniment vivante. Ils m'ont appris que certaines rencontres ne durent que quelques jours et marquent malgré tout une existence entière. Que la passion ne se mesure pas seulement au temps passé ensemble, mais à ce qu'il réveille en nous. Jack n'a pas seulement aimé Rose, il lui a rendu sa propre vie. Il lui a rappelé qu'exister ne suffit pas, qu'il faut encore apprendre à vivre pleinement. Et depuis, je crois que je cherchais une sensation qui agrandit l'âme au lieu de la posséder.

Ma vocation pour la transmission, elle, vient peut-être d'un moment beaucoup plus simple, d'un déclic. Pas d'un grand discours. Pas d'un héros célèbre. Juste d'une petite fille qui s'appelle Jainika. Je me souviens encore de son sourire timide, de sa manière attentive d'écouter quand je

prenais le temps de l'encadrer, de lui expliquer les choses avec patience. À l'époque, j'étais encore étudiant et je l'accompagnais dans l'apprentissage des langues. Et puis un jour, presque timidement, elle m'a tendu un bonbon pour me remercier. Un geste minuscule aux yeux du monde. Pourtant, quelque chose s'est déplacé en moi à cet instant-là. J'ai compris qu'enseigner, guider, transmettre, ce n'est pas seulement partager un savoir. C'est laisser une trace douce dans le parcours de quelqu'un. Ce bonbon valait plus qu'une récompense. Parce qu'il contenait cette chose rare : la preuve qu'on avait aidé quelqu'un à avancer un peu mieux. Jainika avait des rêves plein les yeux, cette curiosité sincère de ceux qui veulent découvrir le monde et se construire un avenir plus grand que l'horizon qu'ils connaissent. Aujourd'hui encore, j'aime penser qu'elle a poursuivi son chemin et qu'elle continue d'avancer vers ces rêves qui l'animaient déjà. Au fond, le rêve, ce n'est pas seulement ce qu'elle obtiendra à l'arrivée, mais également le chemin qu'elle parcourra pour y arriver.

Il y a aussi ceux qui nous parlent sans nous connaître. Des voix venues d'une chanson, d'une interview, d'une phrase lancée presque distraitement mais qui reste gravée comme un principe de vie. Laouni disait : « On est nés pour briller. » Et derrière cette phrase, il y avait plus qu'une ambition matérielle. Il y avait une révolte contre la petitesse imposée. Une manière de dire qu'aucune origine, aucun quartier, aucune difficulté ne devrait empêcher quelqu'un de rêver grand. Que la lumière appartient aussi à ceux qui ont grandi dans l'ombre.

Et puis il y avait Yeleen, avec cette idée simple mais immense : « qu'on peut aller loin. » Pas forcément vite. Pas forcément facilement. Mais loin. Cette phrase paraît presque banale jusqu'au jour où la vie devient lourde. Jusqu'au jour où avancer demande davantage de courage que de talent. Alors on comprend que certaines paroles deviennent des réserves intérieures. Des petites flammes qu'on garde pour les périodes de doute.

Même Sissi, Lady Diana ou d'autres figures que le monde a parfois réduites à des images élégantes m'ont appris quelque chose de plus discret : la solitude qui accompagne certaines sensibilités. Cette étrange capacité à sourire publiquement tout en portant des tempêtes invisibles aux yeux du monde. Elles m'ont appris que la douceur n'est pas une faiblesse. Qu'il existe des êtres qui restent lumineux malgré les blessures. Et que parfois, la vraie élégance consiste simplement à rester humain dans un monde qui pousse à devenir un monstre.

Mais malgré tout cela, malgré les livres, les films, les chansons, les héros fictifs ou les figures admirées, l'essentiel vient de ton éducation. Parce qu'au fond, toutes ces histoires n'ont fait que réveiller des graines que tu avais déjà plantées en moi. Ma manière d'aimer, de respecter, de tenir parole, de rester digne … tout cela porte ton empreinte.

Tu m'as appris des choses sans discours grandioses. Dans les factures payées discrètement. Dans les silences du soir. Dans les sacrifices que je ne comprenais pas encore. Dans cette manière de toujours porter plus que ce que tu montrais. Même ma fascination pour les êtres courageux vient probablement de toi. Parce qu'avant les héros des mangas, avant les films et les citations, il y avait simplement toi. L'adulte quelquefois fatigué, qui rentrait à la maison et répondait quand même : « Ça va. »

Avec le temps, j'ai compris que nous sommes tous construits par des fragments venus d'ailleurs. Un personnage fictif. Une chanson entendue tard le soir. Une phrase prononcée par quelqu'un qui ignorera toujours notre existence. Un regard, une scène, une douleur, une espérance. Rien ne se perd vraiment, tout laisse une trace. Mais certaines traces deviennent des fondations. Et les tiennes sont partout en moi.

Alors, je termine en te disant que je ne sais toujours pas si l'on dit bonsoir à quelqu'un qui ne répond plus. Mais cette fois, ce n'est plus vraiment une question. Parce que j'ai compris quelque chose. Tu n'as jamais cessé de répondre. Pas avec des mots. Mais avec tout ce que tu m'as laissé.

J'ai longtemps cru que grandir c'était partir, laisser derrière soi les voix anciennes et marcher sans mémoire. Je croyais que la force se mesurait au bruit, à la hauteur d'un rire, à l'assurance d'un « oui ».

Je n'avais pas compris que certaines présences veillent sans lumière, qu'elles se tiennent en arrière pour nous laisser devenir. Aujourd'hui je sais. Je sais que l'amour ne crie pas toujours, qu'il se cache parfois dans un détour, dans une exigence, dans une patience. Je sais que les silences construisent, que les refus élèvent, que les regards parfois sévères abritent très souvent des prières.

J'ai appris que protéger ce n'était pas enfermer, mais préparer, endurcir sans briser. Et si mes pas sont plus sûrs, si ma voix tremble moins dans l'obscurité, c'est parce qu'un jour tu as porté le poids du vent à ma place. Tu n'as jamais réclamé la reconnaissance. Tu n'as jamais demandé la révérence. Tu as simplement tenu, simplement vécu, simplement répondu « ça va » quand peut-

être ça n'allait pas vraiment. Aujourd'hui, c'est moi qui te dois ces mots. Ils ne rachètent rien, ils éclairent seulement ce que je vois. Je marche désormais sans colère. Je comprends tes hivers, je remercie tes frontières. Je bénis tes manières austères. Et lorsque la vie se fait dense, lorsque le doute recommence, je sens encore autour de moi ta protection, ce tissu solide qui m'enveloppera pour toujours, ton Écharpe d'Obsidienne.

Alors, pour une dernière fois, si la littérature consiste aussi à raconter des événements heureux ou malheureux en utilisant les phrases les plus belles qui soient,

Regarde-moi à mon tour
Transformer le simple en velours,
Mélanger mes souvenirs aux jours ordinaires
Et faire de la confiture avec des mots de tous les jours,
Pour que leur douceur traverse le temps.

Accompagne-moi encore dans ce parcours,
Dans mes doutes, dans mes détours.
Rien ne me fera fléchir car le troisième chemin fait partie de mon être.

Et si le vent devient trop lourd,
Si la vie me met à l'épreuve,
Je sais que tu m'envelopperas, une fois de plus,
De ton Écharpe d'Obsidienne.

Le réveil n'avait pas encore complètement chassé le silence de la maison. La lumière du matin glissait doucement à travers les rideaux pendant que je terminais d'écrire quelques lignes, seul dans le salon. Le matin était calme. La maison encore silencieuse, sauf le bruit léger de mon stylo qui glissait sur le papier. De petits pas sont apparus derrière moi.

— Papa… Tu fais quoi ?

— J'écris un peu.

C'était ma petite Luna. Elle a frotté ses yeux avant de grimper sur une chaise, encore à moitié perdue entre le sommeil et la curiosité. Quant à Stélio, il était toujours endormi, probablement en train de mener une guerre imaginaire quelque part dans ses rêves.

— Papa… Tu ne dors jamais ?

J'ai levé les yeux. Elle était là, encore un peu décoiffée, serrant sa peluche contre elle.

— Si, quand même un peu.

Elle a regardé les feuilles éparpillées sur la table.

— Mais pourquoi tu écris tout le temps la nuit ?

J'ai souri.

— Parce que la nuit pense moins fort que le monde.

Elle n'a pas vraiment compris. Elle a simplement hoché la tête, comme les enfants le font quand ils décident d'accepter une réponse sans vraiment la comprendre.

Puis son regard est tombé sur une page devant moi.

— Dis, papa… c'est quoi le titre de ton livre cette fois ?

— L'Écharpe d'Obsidienne (racines d'hier)

Elle a froncé les sourcils.

— C'est un peu bizarre comme nom, n'est-ce pas ?

J'ai laissé échapper un léger rire.

— Peut-être.

— Mais ça veut dire quoi ?

— Dans l'histoire, cette écharpe n'est pas vraiment une écharpe que l'on porte autour du cou. Elle représente la protection que nous transmet une personne qui veille sur nous et nous aide à grandir. L'obsidienne est une pierre noire à la fois belle et résistante. Elle symbolise une présence forte, quelqu'un qui peut sembler exigeant ou sévère parfois, mais dont les gestes sont guidés par l'affection et le désir de protéger.

L'Écharpe d'Obsidienne, c'est en ce sens une protection invisible qui accompagne une personne tout au long de sa vie. Chaque génération la reçoit de celle qui l'a précédée avant de la transmettre à son tour. Elle est tissée de conseils, de souvenirs, de valeurs, et de sacrifices. On ne peut ni la voir ni la toucher, mais elle est toujours là, dans les mots qui nous guident, dans les leçons qui nous construisent et dans la présence de ceux qui veillent sur nous. Souvent, on ne comprend sa véritable valeur qu'en grandissant. Puis vient le jour où cet enfant devient adulte. Sans même s'en rendre compte, il ajoute à son tour ses propres fils à l'écharpe, enrichie de son expérience, de ses erreurs et de son amour, avant de la déposer sur les épaules de ceux qu'il aime.

C'est ainsi que l'Écharpe d'Obsidienne traverse le temps de génération en génération, discrète mais précieuse, portant en elle l'héritage de ceux qui nous ont précédés.

Luna a réfléchi quelques secondes.

— Donc c'est une protection magique ?

— D'une certaine façon, oui.

Cette réponse lui a semblé parfaitement satisfaisante.

— Pourquoi avoir choisi « Racines d'hier » comme sous-titre, papa ?

J'ai souri.

— Parce qu'avant de devenir l'arbre, c'est-à-dire les adultes que nous sommes aujourd'hui, il y a les racines qui nous ont nourris. Elles sont cachées sous la terre, mais sans elles, rien ne grandit.

Les racines d'hier représentent nos devanciers. Celles et ceux qui nous ont transmis leurs bonnes valeurs, leurs histoires, leurs forces et parfois même leurs blessures. Ce sont les gestes, les paroles

et les leçons qui continuent de vivre en nous longtemps après avoir été donnés. Parce qu'avant de pouvoir transmettre quoi que ce soit aux générations suivantes, il faut d'abord reconnaître ce que l'on a soi-même reçu.

Luna est restée silencieuse quelques instants, réfléchissant à mes mots.

— Alors, je peux dire que maman et toi, vous êtes mes racines d'hier ?

Je l'ai regardée et j'ai souri.

— Nous espérons l'être, tu sais.

— Parce que vous ne l'êtes pas déjà ?

— Être une racine, ce n'est pas seulement être un parent. C'est aider quelqu'un à grandir, lui donner de quoi devenir lui-même et être là quand il en a besoin. C'est quelque chose qui se construit avec le temps.

Elle a hoché la tête.

— Bah moi je… je crois que vous l'êtes déjà. Et puis il y a ma maîtresse à l'école qui l'est aussi.

Pendant un instant, je n'ai rien répondu. Certaines phrases ont le pouvoir de toucher plus profondément que les grandes déclarations.

Alors je lui ai simplement donné une petite tape affectueuse sur l'épaule.

— Merci, ma fille.

Puis elle a répliqué :

— Tu nous emmènes à l'école ce matin ?

— Oui, bien sûr.

Elle a regardé par la fenêtre quelques secondes avant de chuchoter :

— Regarde, papa… le ciel est tout bleu aujourd'hui. J'aime beaucoup quand le ciel est bleu. C'est trop beau.

Je l'ai regardée contempler le ciel avec cette sincérité que seuls les enfants possèdent encore. Puis elle s'est retournée vers moi.

— Dis, papa… Ça va ?

Je regarde ma fille. Ses yeux cherchent les miens comme les miens cherchaient les tiens autrefois. Elle attend une réponse simple. Une réponse solide. Une réponse qui rassure. Alors je souris. Je sens le poids du jour sur mes épaules, les responsabilités, les inquiétudes que je ne formule pas. Et pourtant je lui réponds, presque instinctivement :

— Ça va.

Comme toi autrefois.

Après tout, la pomme ne tombe jamais loin de l'arbre.

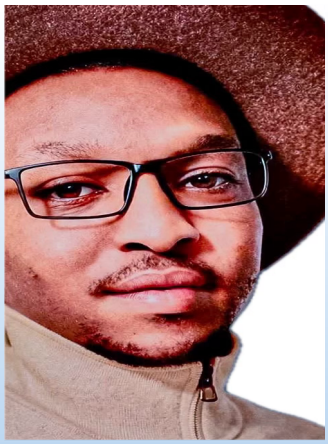
C'était ma plume.

18 août 2026

L.G.A.M.

Et toi… ressens-tu sa présence, cette Écharpe d'Obsidienne ?

.



Auteur d'un premier roman intitulé L'enfant monde (sous-titré La danse des savoirs), TRAORE NAMISSI est né le 11 septembre 1995 à Ouagadougou, au Burkina Faso. Il s'intéresse particulièrement aux dynamiques de pensée, à la réflexion critique et à l'analyse des sociétés contemporaines.

Titulaire d'une licence professionnelle en gestion de projet obtenue à l'Université Aube Nouvelle de Ouagadougou, il poursuit ensuite son parcours académique à l'international avec un Master 2 en Management des Affaires Publiques et des Institutions à l'HEIP. Il complète sa formation par un certificat en communication et influence ainsi qu'une certification en études de langue anglaise à la Florida State University, renforçant son ouverture interculturelle et sa capacité d'analyse dans des contextes globaux.

L'Écharpe d'Obsidienne, sous-titré Racines d'hier, suit le parcours de Liam, qui explore les liens qui se tissent entre les générations : les silences, les responsabilités et les gestes ordinaires qui révèlent peu à peu leur profondeur. À travers une suite d'anecdotes et d'instants du quotidien, entre poésie du réel et réflexion humaine, le récit avance au rythme des échos du temps. Car derrière toute élévation se cache souvent une Écharpe d'Obsidienne.

© 2026 NAMISSI TRAORE

Ce livre est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0).

Vous êtes libres de copier, partager et redistribuer cette œuvre sous tout format, à condition de mentionner son auteur, de ne pas la modifier et de ne pas en faire un usage commercial.